

Paru dans Allemagne d' Aujourd'hui, N° 177, juillet-septembre 2006, p. 6-17.

Anne-Marie PAILHES

### **Formation ou mise au pas des élites en RDA ? L'exemple de l'Institut de Littérature de Leipzig.**

En 1990, la direction politique chrétienne-démocrate de la Saxe a voulu fermer l'Institut Becher, lieu de formation des écrivains qui existait depuis 1955 à Leipzig : il était à ses yeux l'héritier d'une époque révolue d'enrégimentement de la culture par le pouvoir. Face aux protestations de nombreux intellectuels (dont Elfriede Jelinek), et d'anciens étudiants, un nouvel institut, rebaptisé Deutsches Literaturinstitut Leipzig et rattaché à l'université de Leipzig, a ouvert ses portes en 1995 sous la direction de l'écrivain Bernd Jentzsch<sup>1</sup>. Les directeurs actuels, Hans Ulrich Treichel et Josef Haslinger, soulignent régulièrement l'absence de continuité entre l'ancien et le nouvel institut, comme si l'Institut Becher constituait un héritage difficile à assumer<sup>2</sup>. En effet, jusqu'à l'heure actuelle, les témoins hésitent à porter un jugement définitif sur cette entreprise : était-ce un lieu d'embrigadement ou un îlot de liberté ?<sup>3</sup> Il faut pour le moins constater qu'au cours de ses 35 ans d'existence, cet institut a formé plus de 1000 écrivains dont une part importante marque de son empreinte le paysage littéraire et culturel de l'Allemagne réunifiée : Volker Braun, Sarah Kirsch, Erich Loest, Heinz Czechowski ou bien, plus jeunes, Angela Krauss, Kerstin Hensel, Kurt Drawert, Thomas Böhme, Barbara Köhler. La résistance de ces noms à l'usure de la réunification apporte la preuve que ces étudiants n'ont pas été de simples produits idéologiques du prêt-à-penser.

#### ***Création de l'Institut de Littérature***

Déjà, dans les années cinquante, la création de cet institut résulte de l'affrontement entre deux tendances de la politique culturelle. Après 1945, la question du rôle de l'écrivain se pose avec une acuité nouvelle : il est clair que celui-ci ne peut plus rester en dehors de la vie sociale et politique et se contenter de l'« exil intérieur ». Une question se pose à l'Ouest comme à l'Est : un écrivain peut-il être formé à son métier par l'institution, comme le sont par exemple les artistes à l'Académie des Beaux-Arts ? En RDA, Johannes R. Becher<sup>4</sup>, alors député et membre de la nouvelle Deutsche Akademie der Künste, est tout à fait opposé à une création de ce type, comme cela apparaît clairement dans son journal où il évoque la « jobardise » d'un tel projet, par exemple en janvier 1950 : « *Pour combattre le formalisme, des expériences de laboratoire hyperformalistes ! Une „injection idéologique“, telle serait la mission du séminaire pour gens de lettres, prétend un farceur involontaire* »<sup>5</sup>.

Ironie du sort, l'institut dont Becher avait combattu l'existence portera son nom après 1958. Or sa naissance en RDA est une victoire de l'autre tendance de la politique culturelle, la tendance dogmatique A. Kurella. Alfred Kurella<sup>6</sup>, revenu de l'émigration en URSS en 1955, apparaît à cette époque comme un idéologue inflexible qui met tout en œuvre pour imposer la fondation de cet institut dont il sera le premier directeur. Ralph Giordano écrit de lui, faisant allusion au sort du frère d'Alfred Kurella : « *Cet homme n'aurait pas changé même s'il lui avait fallu enjamber les cadavres de sa mère,*

<sup>1</sup> Ecrivain de RDA exilé en RFA après l'affaire Biermann.

<sup>2</sup> «Das dichtende Klassenzimmer», in *Berliner Zeitung*, 19/20 mars 2005. Josef Haslinger : «Wir haben mit dem Becher-Institut nichts zu tun».

<sup>3</sup> «Kaderschmiede oder Dissidentenschule ?» Walfried Hartinger, in *Das literarische Leipzig. Kulturhistorisches Mosaik einer Buchstadt*. Edition Leipzig 1995, pp. 322-328.

<sup>4</sup> Rappel biographique : né en 1891, mort en 1958, Becher est issu d'une famille bourgeoise. Jeune, il est expressionniste. Il reniera par la suite cette partie de son œuvre. En 1918, il entre au KPD. Après une phase religieuse dans les années 20, il devient dépendant de l'opium et fait plusieurs tentatives de suicide. Il émigre en URSS en 1935, revient à Berlin en 1945, devient un personnage influent de la politique culturelle en zone d'occupation soviétique puis en RDA dont il est, en 1954, le premier Ministre de la culture, jusqu'à sa mort en 1958. Il s'est toujours opposé à une conception utilitariste de la littérature.

<sup>5</sup> Johannes R. Becher, *Auf andere Art so grosse Hoffnung – Tagebuch 1950-1951, Eintragungen 1951* ; Gesammelte Werke Band 12, Aufbau, Berlin-Weimar, 1969, p. 25.

<sup>6</sup> Né en 1895, mort en 1975. Fils d'un psychiatre, il entre au KPD en 1918, rencontre Lénine en 1919, fait carrière dans l'appareil communiste international. En exil en URSS, il n'en revient qu'en 1954. Son frère, Heinrich Kurella, a été exécuté en URSS en 1937.

de sa femme et de ses enfants, le principe selon lequel le Parti avait toujours raison n'aurait été ébranlé par aucun crime, même commis contre sa famille »<sup>7</sup>. Heinz Czechowski en donne une vision plus nuancée, soulignant l'ambiguïté du personnage : « Kurella était un vrai bourgeois, complètement déchiré, un bourgeois cultivé et un radikaliski de gauche [...] Il avait un pied dans l'art bourgeois, admirait les grands auteurs bourgeois et les injurait en même temps. D'après ce que je sais, il avait une collection de Picasso à la cave, et traitait publiquement Picasso de ruine décadente [...] L'homme ne peut être réduit à un seul aspect, il oscillait entre culte du prolétariat et Thomas Mann. C'était, si l'on veut, une figure tragique, mais une figure qui a causé beaucoup de tort »<sup>8</sup>. A. Kurella a constitué à l'Institut une bibliothèque qui a bénéficié d'un contingent important de devises destinées à l'achat de livres à l'Ouest<sup>9</sup>, permettant des lectures ailleurs inaccessibles.

La référence invoquée par Alfred Kurella pour justifier la création de l'Institut est le modèle de l'Institut Gorki qui formait des écrivains à Moscou depuis 1933. En 1953, pour la fêter ses vingt ans d'existence, une délégation d'écrivains de RDA est présente à Moscou. En zone soviétique d'occupation puis en RDA, il existe depuis 1947 des cercles de travail régionaux pour jeunes auteurs. En 1954, une commission de l'Union des écrivains (dont Alfred Kurella fait partie), crée une « Communauté de travail des jeunes auteurs ». Plusieurs de ses membres feront partie des premières promotions de l'Institut.

Le contexte de la politique culturelle est également favorable à cette création. Après le 17 juin 1953, les intellectuels ont en général soutenu le régime. Le pouvoir tente dans les années qui suivent de s'attacher leur bienveillance en leur accordant des avantages économiques. L'octroi de bourses plus élevées à l'Institut de littérature qu'à l'université relève de la même stratégie : alors qu'un étudiant ordinaire devait se contenter de 180 marks, un futur écrivain touchait 500 à 600 marks par mois.

Pour A. Kurella, le programme est clair : l'Institut sera un laboratoire d'où sortira « l'ingénieur de l'âme humaine » défini par Staline. Il s'agit de combattre les conceptions décadentes de l'art, comme le rappelle le directeur dans son discours d'inauguration : « Nous pouvons, je le crois, repousser aujourd'hui l'explication purement pathogène du talent comme le produit manifeste d'une conception décadente de la société et de l'art » ; « La théorie décadente de l'art repousse l'intervention de l'entendement dans le processus artistique »<sup>10</sup>. L'Institut mettra en oeuvre une application concrète de la célèbre « Voie de Bitterfeld » : d'emblée, il est prévu que les étudiants doivent faire un stage sur un lieu de production pour faire connaissance avec la réalité du monde du travail<sup>11</sup>.

L'Institut, créé par un décret du 3 février 1955, ne dépend pas du ministère de l'Enseignement Supérieur, mais du tout nouveau ministère de la Culture. Sa mission première semble donc bien ne pas être éducative, mais relever de la politique culturelle. Les objectifs de l'Institut sont précisés dans le décret de création : « Pour développer la littérature allemande contemporaine dans l'esprit de toutes les traditions et de tous les acquis de la littérature allemande et mondiale et pour favoriser la formation idéologique et artistique des écrivains, la création d'un institut de littérature est nécessaire »<sup>12</sup>. Le communiqué du ministère de la Culture est encore plus clair : il faut « continuer à former des écrivains et des critiques issus des classes ouvrière et paysanne »<sup>13</sup>. En 1958, l'Institut, dont le caractère est relativement improvisé au début, obtient le statut d'établissement d'enseignement supérieur (« Hochschule ») : il est alors inséré dans le système universitaire et délivre dorénavant un diplôme (qui pourra servir de moyen de pression).

<sup>7</sup> Ralph Giordano, *Die Partei hat immer recht*, Cologne, Kiepenheuer und Witsch, 1961, p. 86. Giordano avait été étudiant du Literaturinstitut de 1955 à 1956.

<sup>8</sup> Heinz Czechowski a été étudiant à l'Institut Becher de 1958 à 1961. Extrait d'un entretien avec l'auteur, le 27 mai 1988.

<sup>9</sup> Helmut Richter, « „Institut für Literatur „Johannes R. Becher“, zum 50. Jahrestag der Gründung am 30. September 2005 », in *Universität Leipzig, Jubiläen, Personen, Ereignisse*, Hrsg. : Rektor der Universität Leipzig, September 2005, pp. 69-74.

<sup>10</sup> « Von der Lehrbarkeit der literarischen Meisterschaft », in: *Ruf in den Tag, Jahrbuch des Instituts für Literatur Johannes R. Becher*, Leipzig, Paul List Verlag, 1960, pp. 17-36.

<sup>11</sup> La formule qui symbolise la politique culturelle de Bitterfeld serait d'ailleurs due à Werner Bräunig, étudiant à l'Institut en 1958 : « Camarade, prends la plume, la littérature socialiste nationale a besoin de toi ! ».

<sup>12</sup> Verordnung über die Bildung des Instituts für Literatur, *Gesetzblatt der DDR*, Teil 1 1955/33.

<sup>13</sup> Statut des Instituts für Literatur vom 1.11.1955 in: *Verfügungen und Mitteilungen des Ministeriums für Kultur* 1955/15.

### *Enseignants, étudiants et contenu de l'enseignement*

Les enseignants sont principalement choisis par cooptation, pour occuper parfois une chaire à vie. La très grande longévité de certains dans leurs fonctions permettra d'identifier l'Institut à une formation, à un style d'enseignement (comme dans le cas de Trude Richter ou de Kurt Kanzog, enseignant de 1955 à 1979). Au début, l'influence de Hans Mayer et de Ernst Bloch est importante. E. Bloch donna lui-même quelques conférences à l'Institut avant de tomber en disgrâce. Les enseignants Kurt Kanzog ou Horst Nalewski avaient été des élèves de Hans Mayer, Hans Pfeiffer (directeur de 1985 à 1990), celui de Ernst Bloch. Cependant l'aval de la Sécurité d'Etat semble toujours avoir été nécessaire – comme lorsque Horst Nalewski devra quitter ses fonctions en 1967.

Malgré les contraintes idéologiques apparentes, les candidats sont de plus en plus nombreux à vouloir faire des études à l'Institut, alors qu'au début, le recrutement résulte d'une politique volontariste. Erich Loest rapporte la façon dont il aurait été convaincu d'aller à Leipzig : « *Au cas où tu ne serais pas d'accord, nous te convoquerons au Comité Central et nous discuterons avec toi jusqu'à ce que tu comprennes le bien-fondé de notre proposition* »<sup>14</sup>. A l'inverse, les candidats indésirables auraient finalement été écartés par la Sécurité d'Etat (le frère de Heiner Müller, Wolfgang Müller, aurait été dans cette situation).

L'objectif affiché de recruter des étudiants issus des classes ouvrière et paysanne semble avoir été atteint dans les années cinquante et soixante. En 1965, Max Walter Schulz, nouveau directeur, déclare que sur 75 étudiants passés par l'Institut entre 1955 et 1965, 38 en étaient issus, 33 étaient classés dans la catégorie « employés » et 4 dans « l'intelligentsia »<sup>15</sup>. Par la suite, la politique de recrutement est plus variée, surtout sous la direction de Horst Nalewski qui disait : « *On peut faire un marxiste d'un homme de talent, mais pas un homme de talent d'un marxiste* »<sup>16</sup>. On note même un phénomène de reproduction des élites, à petite échelle, à l'intérieur de l'Institut, où d'anciens élèves deviennent directeurs, alors que chaque promotion compte au moins un ou deux ouvriers « alibis », directement arrachés au secteur de la production. C'est le cas au début d'Harry Kampling (mineur) ou de Rolf Floss (qui travaillait dans un combinat de l'industrie chimique).

L'âge des étudiants, assez élevé au début (moyenne d'âge : 34 ans en 1955) a assez régulièrement baissé par la suite (voir doc. 1). On peut mettre cette évolution sur le compte d'un phénomène de rattrapage typique de l'après-guerre, certains des étudiants étant d'abord passés par les Facultés des Ouvriers et Paysans (ABF<sup>17</sup>). La participation des femmes reflète l'évolution sociale de la RDA : partie de 0% (en 1956, 1958 et 1970), elle dépasse les 30 % après 1976 et atteint 50 % en 1985 (voir Doc. 2).

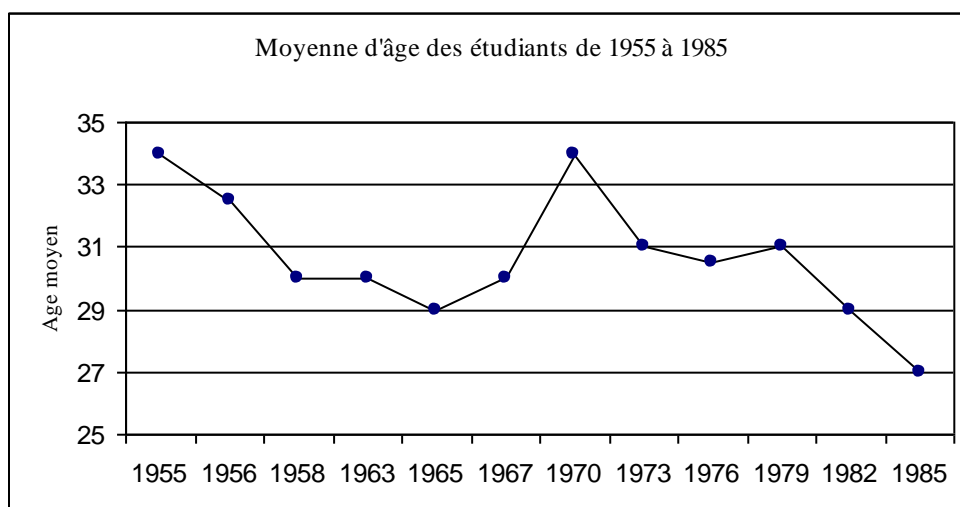
<sup>14</sup> *Durch die Erde ein Riss*, Fischer, Francfort, 1984, p. 258. Erich Loest fit partie de la promotion 1955/1956.

<sup>15</sup> Il faut noter que l'appartenance à une catégorie sociale est alors définie par la profession exercée par les parents lorsque l'enfant est âgé de 4 à 16 ans. Les soldats sont classés parmi les ouvriers : chaque année, la NVA déléguait des « étudiants » à l'Institut, souvent des officiers de plus de 40 ans, dans l'espoir d'avoir de futurs chantres.

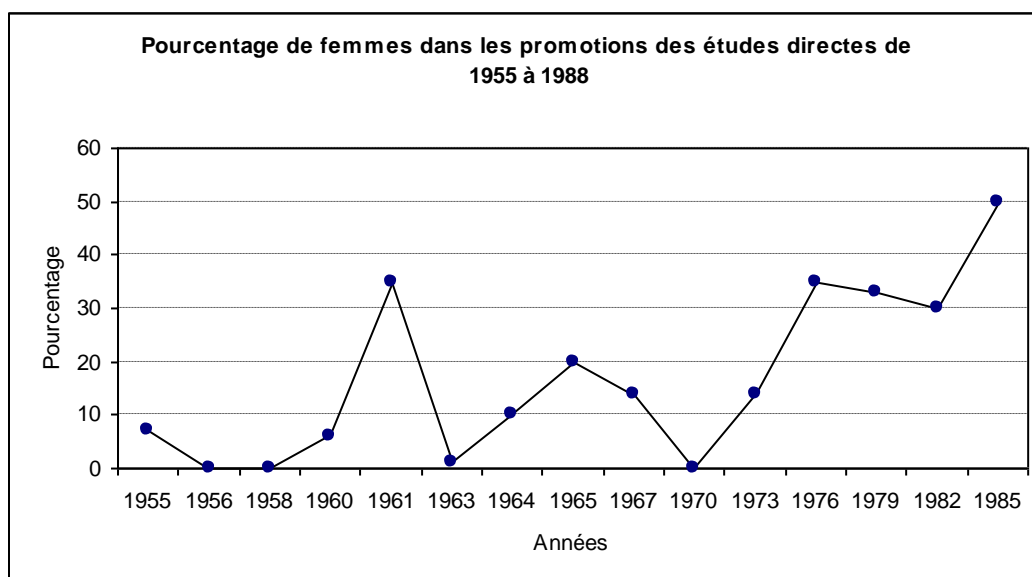
<sup>16</sup> Cité par Harry Kampling dans un entretien du 2 juin 1988 à Leipzig. H. Kampling a fait ses études à l'Institut de Littérature de 1965 à 1967.

<sup>17</sup> Arbeiter- und Bauernfakultät.

## Doc. 1



## Doc. 2



La forme de l'enseignement évolue elle aussi dans le temps. La durée des études n'est au début que d'un an, puis de deux, enfin de trois ans à partir de 1967. A ces études « directes » s'ajoutent des études par correspondance à partir de 1962, puis des « cours spéciaux » après 1966. Ces derniers constituent une sorte de formation continue pour écrivains en un an, comportant une semaine de cours par mois.

L'évolution du contenu des cours n'est pas aisée à cerner, dans la mesure où la façade destinée à l'extérieur ne reflète pas nécessairement l'atmosphère des séminaires. En 1961, Max Zimmering, alors directeur, énumère des sujets de travaux de fin d'études traités à l'Institut : « *Le nouveau professeur dans la littérature* », « *Evolution du type de l'officier* », « *L'image de la paysanne socialiste* », « *Le*

*chant du soldat dans l'armée populaire* », « *La conception dans le roman familial socialiste* »<sup>18</sup>. De même, les sujets abordés en 1965 dans les séminaires ne semblent toujours pas rendre compte de la spécificité littéraire d'un texte, mais bien plutôt relever de la propagande : « *Le développement des pays socialistes* », « *Marx et la conception existentielle de la liberté* », « *L'agression de l'impérialisme des USA contre le Vietnam démocratique* »<sup>19</sup>. Il faut attendre 1976 pour que la critique littéraire soit enseignée à l'Institut. Dans les années quatre-vingts, l'enseignement se diversifie : un psychiatre, un biologiste, un slaviste y donnent des cours.

### ***Histoire de l'Institut : l'ère Kurella***

Les années de fondation de l'Institut sont dominées par la personnalité d'Alfred Kurella qui incarnait des principes idéologiques très dogmatiques. Selon Erich Loest (condamné en 1958 à 7 ans de prison pour activités contre-révolutionnaires), c'est A. Kurella qui aurait empêché ou retardé de plusieurs dizaines d'années la publication en RDA des œuvres de Kafka, Joyce ou des expressionnistes. Il aurait aussi activement participé aux campagnes de diffamation contre Peter Huchel et Ernst Bloch<sup>20</sup>. Comme chez les autres étudiants des premières promotions, cette période de l'Institut est revue au travers du prisme d'une expérience très douloureuse. Ralph Giordano, envoyé à Leipzig par le KPD, livre aussi ses souvenirs après sa rupture avec son parti en 1957<sup>21</sup>. Les débuts de l'Institut sont empreints à la fois de dogmatisme et d'improvisation. L'enseignement, au début, n'est pas pris au sérieux par les étudiants. Max Zimmering écrit en 1960 au sujet des premiers étudiants : « *Ils colportaient des images de bohème et craignaient une tutelle intellectuelle et artistique* »<sup>22</sup>. Les sentiments les plus communs étaient « le malaise, l'insatisfaction, la réserve, l'indifférence et le scepticisme ». A ses yeux, la création de l'Institut était un défi, « *une mesure combative, partie prenante de notre révolution culturelle* ». Selon Loest, A. Kurella, surnommé le « *natchalnik* » (en russe : le chef), aurait déclaré lors d'une réunion des professeurs de l'institut : « *Le but de l'Institut n'est qu'en second lieu de transmettre des connaissances littéraires, au fond chaque participant n'a qu'à s'en occuper tout seul. Le but principal est de permettre aux étudiants de rendre accessible aux masses les décisions du Parti par le moyen de la littérature* ». L'Institut jouissait donc d'un prestige limité à ses débuts, Hans Mayer et Ernst Bloch n'y firent pas de nombreuses apparitions. Bloch aurait déclaré : « *Et qu'en est-il de la littérature contemporaine ? Affligeante, [...] c'est la dictature de la petite bourgeoisie au nom du prolétariat !* ». Selon Loest, Hans Mayer aurait trouvé le public « *inattentif et stupide* » ; Loest ne voit aucun point commun avec l'atmosphère décrite dans *Die Aula* de Hermann Kant : « *A l'Institut, on ne sentait rien de cet élan. On ne rédigeait pas de travaux, aucun examen ne nous menaçait* ». Il va même jusqu'à décrire la vie végétative des étudiants après le débat sur l'expressionnisme où A. Kurella prend le parti de Lukacs : « *La vie à l'Institut de Littérature continua lentement sans être troublée, les cours magistraux traînaient en longueur ; dans les séminaires, on racontait des inepties, après une beuverie ou une bataille de skat, l'un ou l'autre refaisait surface, la tête lourde, ou ne revenait pas du tout* ». En 1956, il n'y a pas de débat sur la déstalinisation : selon les dirigeants de l'Institut, le XXème congrès du PCUS n'était « *qu'une petite nouvelle à sensation pour les journaux occidentaux* »<sup>23</sup>.

En 1958, Alfred Kurella quitte l'Institut, appelé à de hautes fonctions dans l'appareil du Parti.

### ***1958-1968 : Une décennie mouvementée***

A la fin des années cinquante, la vie intellectuelle était dominée à Leipzig par trois personnalités : Hans Mayer, Ernst Bloch et Georg Maurer. Bloch, déchu de sa chaire et interdit de publication en 1957, part à l'Ouest en 1961. Hans Mayer, en voyage en RFA en 1963, décide d'y rester. Seul Georg Maurer reste à Leipzig jusqu'à sa mort, en 1971, et dirige le séminaire de poésie de l'Institut de Littérature de 1961 à 1970. Georg Maurer, Allemand de Roumanie, admirateur de Rilke aux idées

<sup>18</sup> Brochure : *V.Schriftstellerkongress*, Berlin, 1961.

<sup>19</sup> *Sonntag* 42, 17.10.1965, Margot Gerisch, « *Der kleine Platz* », p. 2

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 282

<sup>21</sup> *Die Partei hat immer recht*, Kiepenheuer und Witsch, Cologne, 1961.

<sup>22</sup> In: *Ruf in den Tag*, Leipzig, Paul List Verlag, 1960. Préface.

<sup>23</sup> Toutes les citations sont de Loest, *Op. cit.*

autrefois proches du mysticisme, est appelé par A. Kurella pour occuper la chaire de poésie de l'Institut. La critique littéraire de RDA s'est par la suite souvent posé la question de savoir s'il existait une « école Maurer », tant il a exercé une influence importante sur ce que l'on nomme « l'école saxonne de poésie ». On compte parmi ses élèves Heinz Czechowski, Adolf Endler, Volker Braun, Sarah Kirsch, Rainer Kirsch, Wulf Kirsten, Walter Werner. Ils lui ont dit leur reconnaissance dans les poèmes qu'ils lui ont dédiés : « *Fröhliche Trauer* » (Volker Braun), « *Auf Georg Maurer* » (Rainer Kirsch), « *Für Georg Maurer* » (Adel Karasholi), « *Maurer* » (Heinz Czechowski). Si la qualité de son enseignement a su s'imposer, sa longévité politique, sa distance par rapport aux « affaires » des années soixante restent assez mystérieuses. Sarah Kirsch considère qu'il était « lâche »<sup>24</sup>, alors que Siegmund Faust le présente comme le seul enseignant ayant refusé de participer à la campagne contre Biermann en 1965 et refusé en 1968 d'approuver l'entrée des troupes soviétiques en Tchécoslovaquie<sup>25</sup>.

### Doc. 3

Le séminaire de poésie de Georg Maurer en 1959.

Au fond à gauche : Werner Bräunig

Face à Georg Maurer : Heinz Czechowski

Source : H. Czechowski, archives privées.



Parmi les enseignants marquants, la personnalité de Trude Richter mérite également d'être évoquée ici. Née en 1899, Erna von Barnick (qui changera ensuite de nom) est issue d'une famille aisée qui lui permet de faire des études. Dans les années vingt, elle rencontre Hans Günter, un intellectuel du KPD. Elle commence à militer dans les rangs communistes et devient secrétaire de l'Union des écrivains révolutionnaires et prolétaires. En 1933, elle doit s'exiler en URSS en compagnie de H. Günter. En 1936, tous deux sont arrêtés, accusés d'espionnage et condamnés aux travaux forcés en Sibérie, où Hans Günter meurt en 1938. Trude Richter passe vingt ans dans les camps ou en résidence forcée, et ne réussit à revenir en RDA qu'en 1957, sur intervention d'Anna Seghers. Becher lui offre la chaire de littérature soviétique de l'Institut de Littérature, mais il va de soi qu'elle n'évoquera pas les années

<sup>24</sup> Lettre du 31 janvier 1988 « *Maurer verdanke ich viel, wenn er auch feige war, was wir ja wussten* ».

<sup>25</sup> *In welchem Lande lebt Mephisto ? Schreiben in Deutschland*, Gunter Olzog Verlag, Münche-Wien, 1980, p. 32-33.

passées en URSS, à la « construction du socialisme ». En 1964, elle rédige ses souvenirs des camps qui ne seront publiés qu'en 1990<sup>26</sup>, après sa mort en 1989. Ils se caractérisent par un attachement aveugle à une idéologie justifiée même au prix des pires souffrances. Cependant, nul n'ignorait son destin à l'Institut. Harry Kampling rapporte une anecdote à ce sujet : « *J'avais discuté avec Trude Richter du fait qu'on aurait pu aussi publier chez nous Soljenitsyne, dont Une journée d'Ivan Denissovitch venait de paraître. Nous étions bien sûr curieux, nous ne savions pas qu'entre-temps, il y avait de nombreuses publications sur le stalinisme et le culte de la personnalité. Rien de cela n'était traduit. Trude Richter s'est levée pendant la réunion du Parti et a dit : „Et pour le camarade Kampling aussi, la littérature de l'Union soviétique ne consiste que dans la littérature des camps !“* »<sup>27</sup>. On aura compris que Trude Richter enseignait la littérature de façon très dogmatique, se heurtant souvent à l'exaspération des étudiants. Il lui arrivait de quitter sa salle de cours en pleurant ; le directeur évoquait alors le « destin » de cette femme et tout rentrait dans l'ordre. L'attitude paradoxale de Trude Richter s'exprimait jusque dans sa collaboration avec la Stasi, de notoriété publique parmi les étudiants de l'Institut. Elle accélèrera la vague d'exclusions qui a touché ces étudiants à la suite du XI<sup>ème</sup> plénum du SED.

En 1965, ce plénum veut amener un redressement idéologique en critiquant la morale socialiste « déficiente » de certains artistes et écrivains. En littérature, cette répression touche en particulier Werner Bräunig, l'un des promoteurs de la « Voie de Bitterfeld » qui avait fait ses études à l'Institut de 1958 à 1961 et y enseignait depuis cette date. Son fragment de roman *Auf dem Rummelplatz* qui décrivait avec beaucoup (trop) de réalisme les conditions de vie des mineurs de l'entreprise Wismut (qui appartenait à l'URSS) avait déclenché la polémique dans *Neues Deutschland*.

A la même époque, l'Institut Becher connaît quelques cas d'insubordination. Dans la promotion 1963-1965, Rainer Kirsch n'obtient pas son diplôme parce qu'il a publié un essai en Suisse sans autorisation. Sur 29 étudiants qui commencent leurs études à l'Institut en 1965, 8 sont mis à la porte et 3 n'obtiennent pas de diplôme. On remet en cause la politique de recrutement du directeur-adjoint, Horst Nalewski, qui a permis à des étudiants exclus d'autres établissements d'être accueillis à l'Institut de Littérature : « *C'étaient en grande partie des gens qui avaient « échoué » d'une façon ou d'une autre. Prenez Dieter Mucke : il avait fait des études de psychologie à l'université et en avait été exclu ; ensuite, il est allé à l'école de cinéma de Babelsberg d'où il a été exclu, puis il est venu à l'Institut. [...] Dieter Mucke avait écrit un récit sur son exclusion de l'école de cinéma. Il y raconte comment l'étudiant exclu est assis dans un café et voit le portrait d'Ulbricht sur le mur et tous ces hommes gras et repus assis à d'autres tables, leur insigne du Parti au revers, etc... Il dit qu'il avait envie de vomir, etc.. ; etc... Et à la fin il signe : Avec mes salutations socialistes, Heil Hitler ! Bien sûr, c'était de la provocation. Il a rendu son travail au professeur de prose qui l'a lu. Bien sûr, il était furieux et en a sans doute parlé à la réunion des enseignants. En tout cas, lorsqu'il a voulu chercher le texte de Dieter Mucke, il avait disparu, ou plutôt atterri à la « runde Ecke »<sup>28</sup> et tout le monde sait que Mme Richter l'avait emporté là-bas. Il y a alors eu une grande réunion du Parti, à laquelle j'ai participé comme j'étais au Parti. Hans Koch était là, en tant que représentant régional du Comité central. On s'est demandé comment on avait pu en arriver à une telle accumulation d'hostilités et de comportements déplacés. En prenant la liste des étudiants, on a constaté qui on avait pris : des gens qui avaient fait tel ou tel métier, il y avait même un croque-mort ! [...] Max-Walter Schulz était responsable, mais il avait eu un infarctus, et c'est Nalewski qui a été démis de ses fonctions.[...] C'était en tout cas une période très agitée, avec beaucoup de discussions politiques.[...] Par exemple, tous les mercredis, nous avions notre soirée « club ». Les étudiants lisaient ce qu'ils avaient écrit à l'Institut et l'affluence des étudiants d'autres facultés était énorme. Ce n'était pas comme ça à l'université. Ils étaient parfois assis dans le couloir pour nous écouter. »<sup>29</sup> Dieter Mucke est donc exclu en décembre 1965, ainsi, entre autres, que Helga Nowak et Andreas Reimann.*

En 1967, une autre promotion est recrutée : sur 21 étudiants, huit seront exclus à partir de janvier 1968. Selon l'un des étudiants concernés, Siegmund Faust, les autorités auraient eu peur de la contagion

<sup>26</sup> *Totgesagt, Erinnerungen*, MDV, Halle-Leipzig, 1990, 484 p. Dans les années 1980, des exemplaires "samizdat" de cette autobiographie circulaient parmi les étudiants de l'Institut.

<sup>27</sup> Entretien avec Harry Kampling, 2 juin 1988, Leipzig. H. Kampling a fait ses études à l'Institut de Littérature de 1965 à 1967.

<sup>28</sup> A Leipzig, siège de la Stasi.

<sup>29</sup> Entretien de 1988 avec Harry Kampling.

pragoise et voulu couper court à toute tentative de sédition<sup>30</sup>. Les prétextes les plus futiles auraient servi à exclure les étudiants gênants. A la même époque, Heisig a dû quitter l'école des Beaux-Arts. Deux étudiants de l'Institut, Paul Gratzik et Martin Stade, se seraient absentés de leur lieu de stage (une coopérative agricole) pour boire de la bière, ce qui aurait motivé leur exclusion. Pour protester contre cette décision, Klaus Bourquain et Gerti Tetzner auraient quitté d'eux-mêmes l'Institut. Siegmar Faust est également exclu pour avoir écrit un poème séditieux à l'occasion d'un stage dans une usine de production de lignite. Lors de la séance d'exclusion, Max Walter Schulz aurait déclaré : « *Votre exclusion intervient pour des raisons pédagogiques. En raison de faits connus, nous estimons que votre maturité politique et littéraire actuelle ne correspond pas à ce que nous sommes en droit d'exiger d'un futur écrivain socialiste* »<sup>31</sup>. Gert Neumann, fils de Margarete Neumann (écrivain très fidèle à la ligne du Parti) et Heidemarie Härtl, fille d'un haut fonctionnaire, durent quitter l'Institut pour des raisons analogues et vécurent ensuite dans des conditions matérielles très difficiles. Par la suite, l'Institut de Littérature ne fut plus un centre de sédition, même s'il abrita plusieurs signataires de la pétition de soutien à Wolf Biermann, ou si on aurait voulu le fermer après une discussion de Joachim Nowotny avec ses étudiants sur la fonction de l'art, publiée dans les *Weimarer Beiträge* en 1979<sup>32</sup>. Ce lieu de relative liberté fut cependant toujours une niche sous haute surveillance. En 1988 encore, l'histoire de cet institut restait un sujet très sensible, comme en témoigne un extrait de mon dossier de la Stasi concernant le travail alors entrepris : « *Selon les informations connues à l'heure actuelle, la P<sup>33</sup>. a plusieurs fois travaillé dans cette bibliothèque<sup>34</sup> et il est à supposer qu'elle a abondamment parlé avec la S<sup>35</sup>. qui travaille là-bas depuis longtemps et que dans ces conditions, elle aurait pu obtenir des informations sur d'anciens étudiants de la deuxième moitié des années soixante.* »<sup>36</sup>

<sup>30</sup> Siegmar Faust, "Zwischen Mauer und Maurer" in: *Die Welt*, 17.9.1980. „Grund zur Selbstermutigung“, in: *Die Welt*, 18.9.1985.

<sup>31</sup> S. Faust, *In welchem Lande lebt Mephisto?* Günter Olzog Verlag, Munich-Vienne, 1980, p. 47.

<sup>32</sup> Helmut Richter, *Art. cit.*, 2005. Nowotny aurait laissé une trop grande part à la subjectivité dans son analyse de la fonction de l'art.

<sup>33</sup> La P : la Pailhès.

<sup>34</sup> Il s'agit de la bibliothèque de l'Institut Becher.

<sup>35</sup> Mention changée : nom de la bibliothécaire.

<sup>36</sup> BStU 000039, LPZZMA, Abt. XX, 05450. Informations transmises par « Helga » le 10 mars 1988.